



Culture

Adjugé | Marché de l'art



Un futur surnaturel?

À la Fondation Thalie, «Regenerative Futures» se veut une exposition laboratoire, où la beauté recrée des natures possibles.

JOHAN-FRÉDÉRIK HEL GUEDJ

Devant la nature. Nous sommes confrontés à un infini végétal, minéral, animal qui nous dépasse. Certains y voient le dessin d'une puissance supérieure. Quoi qu'il en soit, cet infini naturel est menacé de disparaître. Dans «Regenerative Futures», nous sommes face à des objets d'origine humaine qui déclinent ce monde et les menaces auxquelles il est confronté.

La Fondation Thalie marque sa dixième année d'existence avec ce parcours initiatique. «Regenerative Futures» offre sept entrées dans les mutations, désirables ou indésirables, de notre univers naturel. Ouvrant des portes inédites, ce cheminement esthétique et politique (au sens de ce qui touche la multitude humaine) traduit des interrogations cardinales et esquisse des réponses. Nathalie Guiot, éditrice, collectionneuse, fondatrice et présidente de la Fondation Thalie, les formule en ces termes: «Sommes-nous en train de coloniser l'avenir», ce que dénonce l'essayiste et historien David Van Reybrouck?.

Cette exposition, souligne-t-elle, a pour vocation de donner la parole aux designers et aux artistes pour façonner le monde d'après, où «l'art et la culture sont les moteurs d'un changement de paradigme sociétal».

Arche, dédale, fils et cocons

Les pièces exposées dans la maison Thalie forment un cocon-dédale de sensations. Elles répondent à l'incertitude de notre futur en cultivant des formes elles-mêmes incertaines, dont la matière est souvent un point d'interrogation: à première vue, l'œil n'identifie pas ce qu'il voit, ce qui excite la curiosité. Ainsi, dès la première entrée («Puissances du recyclage»), le Zimbabween Moffat Takadiwa accroche au mur une mosaïque («Another Zero») qui paraît antique si elle ne se compose de tristes touches beiges de clavier récupérées dans des décharges.

La deuxième entrée nous met «face à la catastrophe», avec «Sale», du Turc Ali Kazma, tourné dans la Réserve mondiale de semences de Svalbard, sur le Spitzberg, en Norvège, sorte d'Arche de Noé agrotechnologique qui préserve les graines de la planète.

La Suisseuse Claudia Comte dresse face à la cour intérieure l'une de ses sculptures coralliennes en céramique, immenses structures fractales animales, végétales et minérales en cours de destruction.

La Française Adélaïde Periot fixe sur une texture la forêt incendiée des Landes, où elle vit, et le concept brûlant de procréation, une ère du feu qui, comme l'anthropocène, détruirait notre monde («Ce feu qui me consume»).

Un troisième moment vient réactiver les liens entre les vivants, avec les cocons-refuges pollinisateurs en impression 3D du Français Raphaël Emine («Best #6»), et la Nigériane Olobong Nkanga qui, en tissant des fils (synthétiques, organiques, composites) noue des liens guerisseurs entre les mondes terrestres, aquatiques, célestes («Beyond Skin II»).

Souris et vers à soie

À l'étage, un quatrième moment fait dialoguer des «Réseaux de vie», entre des œuvres de la collection centrées autour de la «spécificité végétale» et les travaux de designers sur des avatars du vivant, dans un espace organique et contemplatif, une «écoscénographie» créée par l'atelier d'architecture bruxellois Bento, qui ne cesse de se transformer durant l'exposition.

Parmi les œuvres de la collection, un tableau sur bois du Français Michel Blazy («Choses Aquatiques Vivantes») est un

festin du pourrissement (des souris venues grignoter une crème-dessert...) qui génère formes et couleurs d'un arte povera culinaire. Il voisine avec le Belge Benoît Platéus («The Dissolute Ones»), flottement de formes végétales aquatiques ou aériennes, et les poussées rêvées de Irish Kallat («Palindrome Anagram Painting 7»). Trois œuvres «historiques» de la collection, un collage de Rachel Selkman, des fleurs d'Alina Szapocznikow et un paysage onirique de Hans Reichel déclinent l'ascension du végétal vers un cosmos fantasmagique.

Matières vivantes

Enfin, les trois derniers moments ouvrent des fenêtres sur une nature future sur-naturelle (comme il y a un sur-réalisme). Ce sont des objets, avec la série de chaises «Back to Dirt» en mycélium et déchets de l'atelier Aléa, ou les velours de l'atelier Symbiosis de Tony Jouanneau. Dans la série «Slow Devoured», ce sont les insectes qui «mangent» les velours, en créant ainsi les motifs. Marlene Huisoud occupe un mur avec sa pièce monumentale, «SWORN», emblème d'un «artisanat patient, inter-espèce et futuriste». Des milliers de lambeaux de cocons issus de la Peace Silk (méthode de production de soie sans cruaeté) sont agglomérés et vernis à la résine d'abeille. Elle compose ainsi un grand huit de Moebius en relief, une vision soyeuse de l'infini. L'artiste-chercheuse finlandaise Jenna Sutela insère dans un programme une matière vivante en fermentation (du kombucha), qui génère une intelligence non-humaine, générative, mi-artificielle, mi-bactérienne, un langage «machinique-intestinal». L'Argentin Tomás Sacareno est aussi présent avec l'un de ses poèmes matériels, réalisés par des arachides.

Ce trajet vers l'avenir débouche sur des «Matières vivantes». Ce sont les textiles entérés-détérés et les céramiques en 3D d'Edith Dekyndt, les peintures-empreintes de l'Allemande Helene Appel, les tissages du Brésilien Sidval Fila, où l'absence d'un élément, le fil de trame, crée un vide où apparaissent des fantômes de couleur, les céramiques minimales du Français Emmanuel Boos, osselets, colonnes vertébrales dont les éléments subissent une légère torsion, fruit du hasard. Cette part de hasard qui imprègne tout notre futur, quel qu'il soit.

EXPO



«Regenerative Futures»

Commissariat: Nathalie Guiot et Yann Chaignon Tytelm.

Jusqu'au 28 septembre à la Fondation Thalie rue Buchholtz 15, 1050 Bruxelles. www.fondationthalie.org

Cette exposition «a pour vocation de donner la parole aux designers et aux artistes pour façonner le monde d'après»

NATHALIE GUIOT FONDATRICE ET PRÉSIDENTE DE LA FONDATION THALIE



Aléa (Miriam Josi & Stella Lee Prowse), Dirty chair n°8 (2014) © HUISOUD & VAN DER FICHTELDE